

Mimile et le Musée du chemin de fer

23/04/23

Depuis 2013, le Musée du chemin de fer offre son lot de « curiosités ». Émile Weremensky et ses acolytes bénévoles bichonnent leurs trésors.

Delphine Simonneau

delphine.simonneau@centrefrance.com

« **E**ntrez dans la cathédrale de Montmarault », sourit Émile Weremensky, en poussant la porte grinçante du Musée du chemin de fer, situé rue Maurice Robin, à Montmarault. À l'intérieur : locomotives, wagons, bus, rails...

En semaine, Montmaraultois et touristes peuvent avoir la chance de tomber sur « Mimile » pour les faire visiter. Barbe blanche, bedaine généreuse sous sa salopette bleue, aura sympathique de grand-père gâteau, « arrière-grand-père même ».

Dans les allées au sol bétonné et aux murs de tôles, le guide est intarissable : « Oh, je pourrais vous garder là toute la journée ! » Rire. Dans cet ancien atelier de mécano-soudure de quelque 4.000 m², devenu la « curiosité de Montmarault » depuis 2013, de nombreux trésors patrimoniaux sont à découvrir. Émile s'arrête devant chaque machine pour conter une anecdote.

Des trésors patrimoniaux

Ici, Lucienne, la petite doyenne des locos à vapeur à voie métrique française. D'un rouge éclatant, elle date de 1881 et a circulé jusqu'en 1951. Là, un bus parisien Renault de 1932, qui faisait la ligne 48 entre la Gare du Nord à la porte de Vanves. Sous un rayon de soleil, la mignonne remorque De Dion-Bouton de 1935. Presque identique à celle que l'on trouvait sur le tacot de l'Allier.

Parmi les nombreuses machines, Émile ne sait dire laquelle il préfère. « Elles sont toutes différentes, ont chacune leur spécificité. » Malicieux, Émile ouvre la porte de la voiture royale du Danemark. Murs vert bouteille, banquettes en moquette rouge, ce wagon, construit en 1879 par les Allemands, a véhiculé le roi du Danemark jusqu'en 1934. « Au fond, les accoudoirs se retirent. C'était là que le roi recevait ses maîtresses. »



RÉPARATION. Émile bichonne ces machines d'autan pour redécouvrir « comment on faisait avant ». FLORIAN SALESSE

Les yeux mi-clos, le long des rails, ce natif du Cher visionne ses propres souvenirs. « Quand j'avais 6 ou 7 ans, on rejoignait la voie ferrée à vélo avec mon père. Le tacot ne s'arrêtait pas, il ralentissait. Mon père me jetait

dedans, lançait le vélo, puis il attrapait la barre au vol pendant que la machine accélérât. »

Mais Émile n'est pas seulement un guide. Entre les visites, il répare. Mets « les mains dans le cambouis ». Réapprends les ba-

ses. Systèmes de freinage, suspensions, restauration des boîtes...

Ce fils d'agriculteurs « adore la mécanique depuis tout petit ». À 82 ans, il prend plaisir à analyser, comprendre et réparer « ce

qui se faisait dans le temps ». « Les anciens m'ont appris à travailler. Dans la vie, ce sont les autres qui nous apportent les réponses. On ne fait que transformer. » Des leçons bien assimilées. Ce manuel n'arrête jamais. Même chez lui, dans son dépôt de 400 m² où « il ne rentre même plus son vélo », les machines s'entassent. Raboteuses, scies, échafaudages... « Quand il manque un boulon, c'est souvent chez moi qu'on le trouve », avance-t-il fièrement.

Avec lui, six ou sept bénévoles travaillent régulièrement à l'entrepôt, pour redonner une jeunesse aux imposantes machines de fer

Aujourd'hui, le musée du chemin de fer occupe une grande place dans sa vie. Mais cet homme humble, à la vie tortueuse, a « énormément boulingué », avant d'entrer dans le cercle des passionnés de « tout ce qui roule ». Montbéliard, Algérie, Clermont-Ferrand, Moulins... Et Montmarault. « J'ai rencontré une jeune fille, je l'ai épousée, et on a acheté un relais routier qu'on a tenu pendant quatorze ans », raconte le veuf, les yeux humides. Avant, l'armée, les travaux publics. Après, taxi ambulancier, puis contrôleur médical. Jusqu'à ce que sonne l'heure de la retraite.

Il y a huit ans, peu après le décès de sa femme, il rend service à Philippe Loubens, l'un des fondateurs de l'association Chemin de fer de l'Allier (CFA), qui gère le Musée. « Quand on y met le petit doigt, la main y passe, puis le corps tout entier ! » Il découvre l'ambiance amicale du cercle de bénévoles. « On s'engage autant qu'on se chérit », confie-t-il. Car Mimile n'est pas le seul maître du temple. Avec lui, six ou sept bénévoles travaillent régulièrement à l'entrepôt, pour redonner une jeunesse aux imposantes machines de fer. Soutenus par de nombreux autres, quand il faut organiser la foire du tacot, les étés. ■